Vous avez imprimé cette page depuis L'Obs.
L'Obs, actualité du jour en direct — http://nouvelobs.com

La pudeur, cette belle vertu passée de mode

La journaliste Adèle Van Reeth et le philosophe Eric Fiat font l'éloge d'une manière d'être malheureusement désuète.

On pense tous savoir ce qu'est la pudeur. Mais le concept, à mesure qu'on s'en approche, s'avère délicat à attraper. On s'en est rendu compte récemment grâce à Adèle Van Reeth, qui a consacré à ce beau sujet une série d'émissions dans «les Nouveaux chemins de la connaissance» sur France Culture, ainsi qu'un livre de conversation intense avec Eric Fiat, professeur de philosophie morale à Marne-la-Vallée.

Ce penseur, connu pour sonder les rapports entre le corps et l'âme, ne craint pas de contrarier l'époque en faisant l'oraison de manières désuètes, telles que la dignité ou la patience. Cette fois, c'est le mot difficilement saisissable de «pudeur» qui est examiné. Réhabilité, pourrait-on dire, tant ce siècle de la transparence semble être le fossoyeur de toute possibilité d'être pudique. «*Disons-le d'emblée,* écrit Adèle Van Reeth, *ce livre ne se présente pas seulement comme une réflexion sur la pudeur mais aussi comme l'occasion d'en faire l'éloge.*»

Mais qu'est-elle, cette pudeur que ces deux-là mettent à l'honneur ? Une excellence du mystère pour elle. Une vertu fragile pour lui. Et, pour chacun, le révélateur d'une forme pleine de l'innocence, de ce que Jankélévitch appelait la «nescience de soi», à savoir l'ignorance de soi. Derrière le mot, il y a l'idée que certaines qualités se déploient mieux quand on n'a pas conscience de les avoir.

Il en va de la pudeur comme de la simplicité et de l'humilité: on ne peut s'en prévaloir sans immédiatement la perdre (sauf à le confier discrètement). «*Qui fait éloge de sa propre pudeur la fait immédiatement se dégrader en coquetterie ; qui fait éloge de la pudeur d'autrui la fait l'instant d'après se dégrader en décence»,* dit le philosophe.

L'intéressant avec la pudeur, c'est qu'elle se définit en creux. Elle est ce qu'elle n'est pas. La pudeur n'est pas la décence, qui est une socialisation de la pudeur. Elle n'est pas la pruderie, *«une espèce d'avarice, la pire de toute»*, pour Stendhal. Elle se rapproche de la dignité, certes, mais la pudeur est douce et la dignité, dure. Elle n'est surtout pas la coquetterie - on les confond souvent. La pudeur relève de la sincérité. Ce qu'Eric Fiat nomme coquetterie est une mise en scène de soi, une ruse de l'esprit, un stratagème.

On a longtemps vu dans la pudeur une vertu de femme. A Adèle Van Reeth qui s'interroge sur sa «*lecture genrée*» du concept, Eric Fiat explique que *virtus* (vertu) fut longtemps traduit par «courage» quand il s'agissait d'un homme et par «pudeur» quand il s'agissait d'une femme. Dans la littérature, explique le philosophe,

> *la coquette comme la pudique se dérobent. L'une comme l'autre abaissent le regard. Mais il y a un monde entre la manière que la coquette et la pudique ont de baisser les yeux ou de retirer la main. Parce qu'au moment même où la coquette baisse les yeux, elle pense déjà à les relever pour voir l'effet produit. Elle ne songe nullement à se protéger, à disparaître ; au fond, la coquetterie est une intention de montrer alors que la pudeur, elle, est véritablement une intention de cacher.*

La pudique est attendue, la coquette se fait désirer. *«Il y a chez la coquette une simagrée, un calcul, qui sont contemporains d'une certaine froideur et d'une certaine lucidité, toute chose qui l'oppose à la pudique.»* La coquette provoque le désir, la pudique fait naître l'amour. Son quant à soi est un manteau pour soustraire au commun ce qui fait sa valeur. *«Ce qu'elle cache doit être protégé et tenu: l'écart des regards concupiscent et des mains poisseuses du vulgaire qui pourraient la profaner.»*

La pudeur, c'est *«l'esprit qui rougit du corps»,* a écrit Max Scheler, philosophe allemand, auteur d'un essai sur la question traduit en France en 1952. Mais Eric Fiat

récuse le proverbe qui veut qu'il n'y point de plaisir quand trop de gêne est là. «*Ou plutôt oui, il est une gêne honteuse, et sans charme, la pudibonderie, la pruderie, la décence. Mais il en est aussi une autre pleine de charme qui participe au plaisir, et cette gêne là est précisément la pudeur. La pudeur participe aux joies du désir.*»

Un beau passage de cette conversation porte sur les adolescents. L'homme est un animal pudique, poursuit le philosophe, et dès le plus jeune âge. (Certains animaux sont d'ailleurs capables de pudeur.) A l'adolescence, le possible renversement de cette pudeur en honte est porté à son comble.

«Il me semble que c'est au moment de l'adolescence que cette tension est à son plus aigu, et que bien souvent les adolescents, ignorant au fond ce qu'est la véritable pudeur, passent coutumièrement d'un défaut de pudeur à un excès de pudeur, ou d'un excès de pudeur à un défaut de pudeur. Il arrive que l'adolescent laisse le cheval noir guider son âme. Le cheval noir, c'est celui qui, en présence de la beauté, comme le dit Platon dans le "Phèdre" "bondit emporté par une force indomptable et un désir de volupté tout sensuel". *Et puis qu'à d'autres moments, notre adolescent laisse le cheval blanc la gouverner. Le cheval blanc, c'est celui dominé par la pudeur, dit Platon.»*

Un autre exemple nous est donné avec la façon que le pianiste Sviatoslav Richter a d'interpréter le mouvement lent du deuxième «Concerto pour piano» de Rachmaninov. Ils sont nombreux à le jouer avec emphase. Richter est d'une retenue exquise. La pudeur des sentiments, car c'est bien elle cette fois, a les couleurs d'une autre vertu négligée: la délicatesse.

Anne Crignon

La Pudeur
par Adèle von Reeth et Eric Fiat
Plon/ France Culture
168 pages, 12,50 euros.